# André Muret romancier

Autor(en): **Jeanneret, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **19 (2003)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-520269

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# ANDRÉ MURET ROMANCIER

PIERRE JEANNERET

La vie politique d'André Muret (1909-1986) est bien connue.[1] Rappelons-la très succinctement. En 1933 il adhéra au Parti socialiste vaudois puis, lors de son séjour à Paris, au Parti communiste français. Il eut une importante activité pendant la période de l'illégalité, entre 1941 et 1944. Il fut en 1943 l'un des fondateurs du Parti Ouvrier et Populaire vaudois, son principal dirigeant jusqu'au milieu des années 70, et l'un des leaders nationaux du Parti suisse du Travail dès sa création en 1944. Mentionnons enfin sa longue carrière parlementaire : il fut membre du Conseil communal de Lausanne (1945-1976), député au Grand Conseil vaudois (1945-1984), conseiller national (1952-1975), et siégea comme Municipal de Police dans l'Exécutif lausannois de 1946 à 1949.

On sait aussi – ce qui nous rapproche de l'écriture – qu'André Muret eut une longue activité comme journaliste : dans le journal communiste romand *La Lutte*, jusqu'en 1937 ; dans *La Semaine* (16 septembre 1938-21 juillet 1939), dont il fut le principal animateur[2] ; comme rédacteur de politique étrangère et secrétaire de rédaction au journal socialiste *Le Travail/Droit du Peuple* (de tendance FSS nicoliste), en 1940-41 ; puis dans la presse clandestine du temps des interdictions, notamment *La Vague* ; enfin comme rédacteur politique, chroniqueur judiciaire, auteur de nombreux articles nécrologiques, et surtout de chroniques au ton ironique et incisif, *Le Stylobille*, dans la *Voix Ouvrière*.

Issu d'une vieille famille patricienne vaudoise, Muret avait baigné dès son enfance dans l'atmosphère d'un milieu où l'on entretenait des rapports avec le monde de la littérature et des arts. Il avait de bons contacts avec son oncle, le peintre René Auberjonois. Il ne reniera jamais ce côté « grand bourgeois cultivé », un aspect important de sa personnalité. Au contraire d'un Léon Nicole, dont le populisme s'accompagnait volontiers d'un certain anti-intellectualisme, voire d'un Jean Vincent, André Muret pouvait se flatter de ses rapports d'estime mutuelle avec l'*intelligentsia*, les écrivains et les artistes, même d'avant-garde et ne

---

[1] Voir Brigitte Studer, *Un parti sous influence. Le Parti communiste suisse, une section du Komintern, 1931 à 1939,* Lausanne : L'Age d'Homme, 1994 ; André Rauber, *Histoire du mouvement communiste suisse,* t. I et II, Genève : Slatkine, 1997 et 2000 ; Pierre Jeanneret, *Popistes. Histoire du Parti Ouvrier et Populaire Vaudois 1943-2001,* Lausanne : Ed. d'en bas, 2002.

[2] Cf. P. Jeanneret, « LA SEMAINE, un hebdomadaire antifasciste et culturel », *Cahiers AEHMO,* n° 7, 1990-91, pp. 7-22.

répondant nullement aux canons du réalisme socialiste. Élève au Gymnase puis ami déférent de celui qu'il considérera toujours comme son Maître, Edmond Gilliard, il fut aussi, pendant quelques mois à Paris, le secrétaire d'André Gide, alors même que ce dernier relisait les épreuves de son brûlot iconoclaste *Retour de l'U.R.S.S.*, ce qui plaçait A. Muret dans une position intenable ! Il eut des contacts personnels avec Edmond et Corinna Bille, Maurice Chappaz, André Bonnard, le graveur Alexandre Mairet, les peintres Jacques Berger, Alice Bailly, les écrivains Gaston Cherpillod et Jacques Chessex, ou encore avec Hélène Cingria (fille d'Alexandre Cingria et amie intime d'Elsa Triolet et Louis Aragon), et bien d'autres.

Ce souci culturel et cette ouverture d'esprit expliquent en partie pourquoi tant d'intellectuels, écrivains, artistes peintres ou musiciens adhérèrent dès sa fondation en 1943 – certes très brièvement pour une grande partie d'entre eux – au POP vaudois, alors que ce phénomène est beaucoup moins visible dans le Parti du Travail genevois.

Peu musicien (au contraire de sa femme Charlotte, pianiste et excellente cantatrice), André Muret aimait les arts visuels : son peintre préféré était Cranach. Mais il était d'abord et surtout un *littéraire*. Selon son fils Claude, « il entretenait un rapport existentiel, vital, intime à l'écriture[3]. » Il avait été, dans sa jeunesse, extrêmement marqué par les surréalistes ; il possédait d'ailleurs les premiers numéros de leur revue célèbre, *La Révolution surréaliste*. Il en garda toute sa vie un amour total pour Rimbaud, Lautréamont, Mallarmé, les premiers poèmes communistes d'Aragon : « Feu sur les ours savants de la social-démocratie » ! Il appréciait beaucoup aussi Pierre Mac Orlan, et l'œuvre de Nerval qu'il avait prise avec lui, en édition Pléiade, au Congrès du PC cubain... Puis il connut un cheminement un peu comparable à celui d'Aragon allant au « Monde Réel » : il se mit à lire Roger Martin du Gard, plus tard Thomas Mann. Comme hygiène mentale, pour se détendre, il dévorait des quantités de romans policiers, en français et en anglais : « c'était sa télé », selon Claude Muret. Mais il faut insister sur son amour immodéré de la poésie. Lui-même écrivit de nombreux poèmes, jusqu'à sa mort. L'un d'eux figure dans la *Revue de Belles-Lettres* (n° 5, mars 1929), au milieu de textes de Paul Valéry, Edmond Gilliard, Gustave Roud, Denis de Rougemont et autres.

L'un des éléments d'explication de cet intérêt de Muret pour les arts et surtout la littérature réside en effet dans son appartenance à la Société d'étudiants de Belles-Lettres. Adhérant le 11 novembre 1927, alors qu'il entamait ses études de droit, il fut secrétaire de Belles-Lettres en 1928-29, président lausannois en 1929-30, et même président central des trois sections romandes (VD, NE et GE) en 1931-32. Si l'on sait que, jusqu'en 1963, le président central exerçait aussi les fonctions de rédacteur en chef de la *Revue de Belles-Lettres* – la seule qui soit sortie du cadre interne d'une société d'étudiants pour acquérir une véritable notoriété littéraire –,

[3] Ces notations personnelles se fondent notamment sur un entretien avec Claude Muret, le 10 février 2003 à Préverenges.

on voit qu'André Muret ne se contenta pas d'être un membre passif, mais un Bellettrien très engagé. Il convient donc de s'arrêter un instant sur l'histoire de cette Société et sur le fameux « esprit bellettrien » qui a marqué ses membres.[4]

La fondation de Belles-Lettres, en 1806, s'inscrivait dans la continuation des soubresauts politiques qui avaient agité le canton de Vaud de 1798 à 1803. Les autres sociétés d'étudiants n'apparaîtront que plus tard : Zofingue en 1819, Helvétia en 1832, Stella Valdensis en 1857. Dès 1815, Belles-Lettres organisait des déclamations d'œuvres, ancêtres de ses théâtrales. Celles-ci ont joué un rôle particulièrement important dans cette société qui poursuivait, beaucoup plus que d'autres, un but littéraire. Ainsi, Belles-Lettres eut le privilège de créer trois pièces : en 1933 *Les Caves du Vatican* de Gide ; en 1948 *Les Faux-Nez* de Sartre (qui donnera son nom à la compagnie théâtrale éponyme) et en 1956 *Les Copains*, adaptation par Paul Vallotton du roman de Jules Romains. Quant à l'« esprit bellettrien », voici comment il fut défini par différents orateurs lors de la cérémonie du 150e anniversaire : *« Le non-conformisme est une réaction saine contre des vérités relatives passées à l'état de dogmes intangibles », « une protestation contre la gravité compassée », une « liberté du jugement [...] qui nous pousse à crever toutes les solennelles baudruches, à récuser toutes les autorités qui nous paraissent usurpées, [...] à traquer la bêtise partout où elle se terre ou s'affiche ».* Belles-Lettres *« a tordu le cou au pédantisme et fait ses plus mortels ennemis de la suffisance doctrinale, de l'affectation moralisante, et de la pédagogie compassée ».*[5]

Une autre particularité de Belles-Lettres (outre le fait qu'elle soit restée une société d'étudiants uniquement romande) est son caractère politiquement inclassable : *« On entre à Zofingue parce qu'on a des amis ou des parents zofingiens, à Helvétia parce qu'on est radical, ou sur le point de l'être, à Lémania parce qu'on est catholique, à Valdésia parce qu'on aime l'armée ; on entre à Belles-Lettres parce que c'est Belles-Lettres. »*[6] Pourtant, on a parfois reproché à cette société d'avoir « *beaucoup de vert [la couleur de son béret] sur la tête, beaucoup de rouge dans le cœur* ».[7] De fait, si un certain nombre d'hommes de gauche furent bellettriens ou Amis de Belles-Lettres (Gaston Cherpillod, André Bonnard, Jacques Adout, William Jacques, etc.), on trouve aussi dans la liste des membres Jacques Freymond, Georges-André Chevallaz, Pierre Béguin et d'autres personnalités radicales ou libérales. Remarquons que Muret n'a jamais rompu avec Belles-Lettres, malgré une véritable profession de foi communiste en décembre

---

[4] Voir Olivier Meuwly, *Histoire des sociétés d'étudiants à Lausanne,* public. de l'Uni. de Lausanne, 1987 ; Belles-Lettres de Lausanne, *Chronique du 150e anniversaire, 1956,* Lausanne, 1960 ; Société de Belles-Lettres de Lausanne, *Livre d'Or du 175e anniversaire, 1806-1981*, Lausanne, 1981. Pour cette contribution, j'ai également parcouru la *Revue de Belles-Lettres* (années 1927-1938) et consulté (rapidement) le Fonds P (privé) Belles-Lettres, déposé en janvier 2002 aux Archives cantonales vaudoises.

[5] Extraits de Belles-Lettres, *Chronique du 150e anniversaire,* pp. 41, 44, 51 et 54.

[6] Simon de Dardel, cité par O. Meuwly, *op. cit.*, p. 117.

[7] Belles-Lettres, *Chronique*..., p. 51.

1932.[8] En novembre 1935, par exemple, il participera encore à l'« Hommage à Edmond Gilliard » dans la *Revue*. Et toute sa vie, il restera fidèle à certaines de ses amitiés bellettriennes, ainsi l'avocat John Minet, qui le défendra dans plusieurs procès de presse intentés à la *V.O.*

Cela étant dit, on peut quand même s'interroger sur la pertinence qu'il y a à mettre en évidence l'engagement à Belles-Lettres de notre auteur. Sans doute, Muret en a conservé toute sa vie l'esprit caustique, le sens de l'ironie et de la formule mordante, voire une certaine liberté d'esprit envers les dogmes trop rigides. Cependant, l'« esprit bellettrien » si vanté n'a pas suffi à le prémunir contre les tentations du stalinisme, ni contre l'aveuglement devant la réalité de l'Union soviétique. Comme l'écrivait Denis de Rougemont, « avec toutes les erreurs et toutes les turpitudes que cela comporte, Belles-Lettres est une liberté. Une rude épreuve : on n'en sort que pour mourir ou pour entrer en religion »[9]... ou en communisme.

Si l'appartenance d'André Muret à Belles-Lettres était de notoriété publique, son amour pour la littérature moins connu, peu de gens savent qu'il s'était essayé lui-même à l'écriture romanesque. C'est au cours des recherches en vue de la rédaction de mon ouvrage *Popistes* que j'ai « découvert » par hasard, aux Archives cantonales vaudoises, le manuscrit (ou plus exactement le « tapuscrit ») de *La petite ville s'éveillait.*[10] Il s'agit de 172 feuillets de format A4 dactylographiés sur papier bible, avec des corrections de la main de l'auteur, auxquels s'ajoutent deux feuillets A5, au verso d'un tract du POP datant de 1944, contenant des notes manuscrites sur des modifications à apporter (*« dialogues à remplacer par l'action », « condenser discussion qui est emmerdante »*, etc.). Probablement écrits un peu plus tardivement que le roman, ils montrent que Muret n'était pas pleinement satisfait de son travail littéraire. En outre, la numérotation des pages recommence, avec le chiffre 1, au début de chacun des quinze chapitres (qui portent un sous-titre) : l'auteur considérait donc son texte comme une première version, se réservant la possibilité d'intercaler des passages, d'opérer des coupures, etc. Il prévoyait de le passer en feuilleton dans la *Voix Ouvrière*. S'il renonça finalement à la publication du texte, c'est d'une part parce qu'il eût été un peu gênant que le rédacteur en chef vaudois fût aussi le feuilletoniste. Mais surtout parce que, comme Muret lui-même l'avait bien senti, ce projet de roman recèle des défauts, que le lecteur des pages qui suivent percevra aisément.

La date de rédaction reste incertaine. Elle se situe entre 1938 et 1943 : je ne puis être plus précis. L'histoire se passe entre 1935 ou 1936 (date qui apparaît au chapitre XII) et 1938. De nombreuses allusions à la situation internationale per-

---

[8] « Réflexions » in *Revue de Belles-Lettres* (désormais *RBL*), n° 8, 1933, pp. 236-249, auxquelles Jacques Freymond répondra (« À propos du communisme ») dans les numéros suivants.

[9] *RBL*, n° 38, janvier 1929, p. 79.

[10] ACV, PP 285, Fonds André et Charlotte Muret, 406 (b). En réalité, le texte n'a pas de titre : je l'ai intitulé en utilisant la première phrase du texte. Deux exemplaires sont en possession de la famille, ainsi que le manuscrit original : le roman a en effet été écrit à la main dans des cahiers d'écolier.

mettent de dater précisément l'action romanesque : guerres d'Abyssinie et d'Espagne, invasion japonaise de la Chine, complot des Cagoulards en France, accords de Munich, etc. Ces rappels historiques, mais aussi des considérations politiques où l'engagement de l'auteur apparaît clairement, constituent des préambules à plusieurs chapitres, procédé déjà utilisé par Léon Tolstoï dans *Guerre et Paix*.

Vu sa longueur, il n'est bien sûr pas question de reproduire ici le texte dans son entier. J'en donnerai, en italiques, des extraits significatifs, en mettant l'accent sur le contenu politique et social du manuscrit, sans éliminer toutefois quelques passages recelant de réelles qualités littéraires. Je les commenterai, si nécessaire, tout en restant en retrait et en laissant dans toute la mesure du possible parler le texte, et résumerai le contenu des pages intermédiaires.

*« La petite ville s'éveillait.*

*Posée sur la colline, au bord du lac, à peine touchée encore par les rayons du soleil, elle sortait d'une nuit tranquille, avec une sorte d'insouciance d'elle-même et du jour qu'elle allait vivre. Les rues étaient propres, les bancs des jardins publics, humides de rosée, les grands immeubles silencieux et impersonnels. À la gare, les premiers trains étaient escaladés à la dernière minute par des voyageurs matinaux, pour la plupart des ouvriers qui allaient travailler dans des villes voisines et qui dormaient dans les wagons jusqu'à leur arrivée. Les garçons boulangers, levant les yeux vers le soupirail, constataient que le jour était là.*[11] *Les ouvriers sortaient de leur lit à regret pendant que leurs femmes préparaient le café à la cuisine. Les chômeurs* [première mention, dès le prologue, de temps économiques difficiles] *essayaient de se rendormir parce qu'ils n'avaient rien à faire et peu à manger. Les garçons laitiers couraient la ville et grimpaient aux étages. On sortait les premiers trams et on achevait leur toilette. Les avocats, les juges, les banquiers, les magistrats, les professeurs, les industriels, les autorités dormaient encore ou ne faisaient qu'ouvrir l'œil. - Et il y avait une espèce d'innocence dans cet éveil de la petite ville, une sorte de facilité à vivre, de confiance dans le jour qui se levait sur les rues vides encore. »*

L'évocation de plusieurs bâtiments (dans le préambule au chap. I) montre qu'il s'agit de Lausanne, avant que son nom ne soit explicitement donné : une *« belle poste style 1900 »*, une *« université Renaissance »*, *« son gratte-ciel de quatorze étages dont la construction sur son territoire avait dressé les uns contre les autres »* les habitants.[12] Rapidement, la description adopte le point de vue du matérialisme historique : *« Accroupies sur la vie de la petite ville, inamovibles, puissamment enracinées dans le sol en plein centre, les huit banques constituaient à la fois le cœur et le cerveau de toute l'activité urbaine. D'elles, tout dépendait. Sans elles, rien n'était possible. »* Puis l'auteur met l'accent sur le

[11] Le soupirail de la boulangerie, un souvenir du poème de Rimbaud *Les effarés* ?

[12] Voir Bruno Corthésy, *La Tour Bel-Air. Pour ou contre le premier « gratte-ciel à Lausanne »*, Lausanne : Antipodes, 1997.

conformisme bourgeois qui en rend l'atmosphère étouffante : la ville *« ressemblait à une toile cirée propre. [...] Les façades des maisons étaient parfaites de correction. Les urinoirs, presque luxueux. Les trottoirs, rectilignes. [...] La population était correcte, bien habillée et "comme il faut". [...] Tout ce qui ne devait pas être vu était scrupuleusement dissimulé. »* Le pouvoir bourgeois et l'esprit calviniste, dont Muret lui-même ne s'était jamais totalement libéré, s'y confondent : *« Ainsi, l'aspect des choses était propre et net. L'ordre dominait. Le sens des valeurs et des hiérarchies était respecté. Les riches se trouvaient séparés des pauvres qu'ils dirigeaient ; les ouvriers, des patrons qui les exploitaient ; et la bourgeoisie, du peuple dont elle vivait. La misère était cachée, la prostitution, mise à part, et toutes les apparences, respectablement sauvegardées. »* La classe dominante y témoigne *« une satisfaction légèrement enflée, légèrement ventrue, mais sans exagération, une satisfaction parfaitement correcte et bien élevée, ferme mais pas voyante, discrète mais pas non plus timide, une satisfaction de bon aloi, un petit rien condescendante, un tout petit peu dédaigneuse et sûre d'elle, mais si saine, si légitime, si respectable, si garante de vraies qualités d'épargne, de prévoyance et d'autorité, si solvable et si cossue, en un mot si parfaitement congénitale »...*

Dans le chap. I (*Incident*, 8 p.), le lecteur se retrouve dans un quartier populaire, où l'on procède à l'expulsion d'un locataire, le *« vieux Pidoux »* qui n'a que 50 à 55 ans. *« Mais, déjà voûté, asthmatique et atteint depuis des années d'un eczéma chronique provoqué par le ciment, il paraissait presque un vieillard. »* Veuf, solitaire, il est au chômage depuis huit mois. Mais quelque chose se prépare... Alors que l'huissier y pénètre avec un policier, *« on entendit dans la maison un violent remue-ménage, des bruits de voix, un brouhaha qui allait en s'amplifiant. Et, comme par miracle, le No 36 ruissela brusquement d'un torrent humain. Il en venait de partout, des étages supérieurs, des logements du dessous, des entrées voisines, de la rue. En un clin d'œil, l'appartement du vieux Pidoux fut bondé à craquer, les escaliers obstrués, l'entrée assiégée. L'Union des chômeurs, alertée, avait bien monté son affaire. »*[13] On apprend, à travers l'indignation d'un monsieur bien mis, que la faute en incombe à la *« municipalité socialiste »* de 1934-37. Le chap. I se termine sur une scène de foule à la Zola : *« Et, avec un bruit d'armée en marche, le flot des chômeurs [...] s'écoula le long de la rue, noyant ménagères, enfants, étudiants et monsieur bien mis, balayant les trottoirs et aspirant avec lui toute la vie du quartier. »* Or deux étudiants ont assisté à toute la scène.

Dès le chap. II (*Les matinées de l'"Étoile"*, 8 p.), l'objectif se focalise sur l'univers estudiantin, habité par une quête existentielle, et parfois par une révolte que l'on pourrait qualifier de rimbaldienne. Un univers que Muret avait fort bien connu : *« Au sein de la bourgeoisie correcte et avide qui tenait en mains la vie*

[13] Ces actions de solidarité furent également fréquentes à Genève, comme le montre Lucien Tronchet dans *Combats pour la dignité ouvrière,* Genève : Grounauer, 1979.

*de la petite ville, le monde des étudiants se rangeait parmi les rares éléments de la classe dirigeante qui manifestaient leur existence autrement qu'en songeant à leurs affaires, à leurs titres en banque et à leur réussite sociale. »* Si certains étudiants ne sont que des carriéristes en attente, *« d'autres au contraire se consacraient à leur jeunesse comme à une aventure digne d'être isolée de ce qu'ils pourraient devenir plus tard. Ils la vivaient pour elle-même. »* Pierre et Henri (20 et 23 ans, respectivement étudiants en Lettres et en Droit), que nous avons rencontrés au chap. I, sont de ceux-là : *« leur existence d'étudiants consistait à bâtir et à rebâtir des systèmes au fur et à mesure que leur vie de chaque jour leur présentait une expérience nouvelle. C'était, à travers un débat incessant, mené souvent avec une sorte d'avidité, une recherche continuelle de ce qui constituait leurs raisons de vivre. Et, dans cette longue poursuite d'une vérité qu'elle espérait encore trouver, leur jeune soif d'absolu rejetait avec dédain, avec violence, toute concession à la réalité et même, à l'occasion, toute relation avec elle. »* Dès lors, le roman va prendre le caractère d'un *Bildungsroman*, opposant deux personnages complémentaires, un peu à la manière de Hermann Hesse dans *Narziss und Goldmund*. Vivant encore par trop dans les hautes sphères de l'Idéal, Pierre est néanmoins confronté à la réalité. Sa mère, petite bourgeoise, veuve, loge un pensionnaire, Willy. Celui-ci, Anglais, a perdu son père pendant la guerre de 1914-18. Il raconte à Pierre l'horreur des tranchées, les exécutions « pour l'exemple » et professe des idées pacifistes. Tandis qu'Henri, de son côté, développe des théories tantôt fascisantes, tantôt misogynes à la Montherlant, tantôt nietzschéennes[14], nihilistes et désespérées, qui vont l'entraîner dans la spirale de la tragédie.

Le chap. III (*Une soirée parmi d'autres,* 10 p.) raconte une soirée d'étudiants, semblable à celles que le bellettrien Muret avait bien connues, avec leur rituel de tournée des cafés et d'ivresse. C'est, de la part de *« ces êtres neufs et encore insoumis »*, une tentative, certes dérisoire, de refuser les règles établies et le moule social qui les attend. L'un d'entre eux, l'étudiant en médecine Gustave, doit être ramené chez lui complètement soûl. Il se met à pleurer, en songeant à son père, cheminot, qui se sacrifie pour lui. Henri apprend ainsi ses dures conditions d'existence, lui, le fils de l'avocat Baudin, un père qu'il hait et qu'il appelle *« le Maître »*.

Au chap. IV (*Chronique mondaine*, 11 p.), Pierre et Willy assistent au « jour » de Mme Baudin : *« ils furent introduits au milieu d'une nombreuse assistance, toute bruissante de bavardages, toute armée de tasses de thé et de petits gâteaux, et baignant dans une atmosphère de parfums féminins discrets, de tabac d'orient et d'odeur de thé de Chine et d'anchois. »* Mondanités et anecdotes du Maître... Un milieu qu'André Muret semble avoir bien connu par son premier mariage avec une riche Grecque, Jeanne Bodouroglou, avant son divorce en 1938

[14] La pensée de Nietzsche était alors au coeur de la réflexion de Belles-Lettres, comme le prouve le numéro de juillet 1929 de sa *Revue*, entièrement consacré au philosophe allemand.

et la rencontre avec celle qui sera le grand amour de sa vie, Charlotte Khajet. Mais aussi grâce à sa sœur Colette, talentueuse journaliste à la *Gazette de Lausanne*, avec laquelle il eut toute sa vie des rapports très étroits, et qui fréquentait assidûment la « Bonne Société Lausannoise », à laquelle elle se flattait d'appartenir... Puis la conversation roule sur la Russie bolchevique (on y retrouve tous les clichés bourgeois sur l'« amour libre », etc.) et sur la guerre d'Abyssinie. Mme de Beauplan : *« J'aime l'Italie pour ma part. Et un homme à poigne, un Mussolini, un Hitler, font plus pour leurs peuples que vingt parlements de bavards, comme en France ou ailleurs. »* Entendant parler des effets effroyables des gaz asphyxiants, Willy tombe de sa chaise, saisi par une crise nerveuse (d'épilepsie ?) et prononce des mots incohérents : « *Mamy..., mamy, the war... »* Profondément troublé, Pierre prend conscience une nouvelle fois des horreurs de la guerre.

Dans le chap. V (*L'amour*, 9 p.), nous faisons la connaissance de Dolly, belle Sud-Américaine de 19 ans. Cette femme libre, sensuelle, sans tabous sexuels, aimant le plaisir, est la maîtresse de Pierre.[15] Mais au sortir de l'amour, alors qu'elle tente de réveiller le désir de son partenaire, celui-ci retombe d'un coup. Impuissance et honte. Pierre songe aux paroles de Willy : *« La pensée de la guerre s'introduisait donc jusque dans l'intimité la plus secrète de sa vie. Elle s'imposait à lui jusque devant un corps de femme... »*

Le chap. VI (15 p.) s'intitule *La politique*. Un étudiant d'une autre « couleur », un zofingien, propose à Pierre (qui est bellettrien et porte le béret vert) de venir chahuter, à la Maison du Peuple, la conférence d'un militant antimilitariste et pacifiste, objecteur de conscience, Pierre Courvoisier, professeur à Neuchâtel. La grande salle est pleine. Au fond, des étudiants crient *« Vive l'armée ! »* et *« À Moscou ! »* On leur répond par *« À bas la guerre ! »* Coups de poing, mêlée générale... Un *« jeune ouvrier »*, un communiste (le premier qui apparaisse dans le roman) prend la parole : *« La cause de la guerre [...] c'est le régime capitaliste, c'est la société actuelle. Pour supprimer la guerre, il faut abattre le capitalisme. Et il faut commencer par détruire sa forme la plus odieuse : le fascisme. Mais les communistes ne sont pas des antimilitaristes ni des pacifistes à tout prix, car Lénine a démontré qu'il y avait des guerres justes et des guerres injustes. [...] Le fascisme, c'est la guerre ! Les Soviets, c'est la paix ! Vive l'Armée rouge ouvrière et paysanne ! »*. L'auteur concède néanmoins que c'était là une *« intervention un peu doctrinaire »*. Paulet, qui est le secrétaire des Jeunesses communistes, a travaillé huit mois en Russie et suivi les cours léninistes, continue la discussion au café, où il explique à Pierre et Henri *« les grandes lignes du matérialisme »*. Pierre prend rendez-vous avec les Jeunesses, mais il lui faudra encore faire un long chemin avant d'accéder au Saint Graal du Communisme !

---

[15] On trouve déjà une ébauche du personnage dans la nouvelle « Fragment » d'André Muret, *RBL*, n° 4, mai 1932 (pp. 107-113). C'est l'histoire de Daisy, une jeune femme libre et superficielle, qui fait scandale, dans la petite pension où elle habite, par son mépris des conventions sociales.

Le beau chap. VII (*Fuite*, 19 p.) se déroule en hiver, à la montagne (probablement en Valais), où Pierre part en randonnée à ski. Ces pages nous renseignent sur un aspect très important de la personnalité de Muret : son amour profond de la montagne. Il y passait tous ses étés en famille (notamment aux Diablerets, liés aux souvenirs du chalet bellettrien du Revenandray, au pied de la Palette d'Isenau). Souvent aussi il y partait seul le week-end, avec sa petite tente et ses carnets intimes, qu'il adressait à Charlotte. En hiver, il pratiquait le ski à peau de phoque. Après une crise violente au sortir de l'adolescence, il avait transposé son sens religieux dans une sorte de panthéisme alpin. L'expérience qu'il prête à son personnage, Pierre, a donc été intimement vécue : *« Et il savait qu'en ouvrant la fenêtre de sa chambre* [de la pension], *ce soir, il verrait la poussière d'étoiles de la voie lactée au milieu du ciel. [...] Le lendemain fut un de ces jours éclatants qui s'ouvrent dans un étincellement de lumière, de cristaux de gel et de neige légère. Sous le ciel sans nuages, la vaste combe qui se déployait au-dessus du village exposait ses pentes éblouissantes, sur lesquelles ne se détachaient que quelques chalets isolés. L'ombre était bleue sous les sapins chargés de neige dont, parfois, une branche, mystérieusement libérée de son poids, se détendait sans un bruit pour reprendre sa position première, pendant qu'une mince averse blanche se déversait silencieusement sous elle. »*[16] Pierre éprouve à la fois un sentiment de communion avec la nature et l'ivresse du ski et de la vitesse. Mais au retour à la pension, une surprise désagréable l'attend : la présence d'une bande de jeunes gens de la bonne société lausannoise. Parmi eux, une jeune femme libérée, Marguerite. Le lendemain, alors que Pierre s'est perdu avec elle dans le brouillard, ils rencontrent un jeune sportif, André Perraud, qui les mène à la cabane : Perraud *« prenait la direction des opérations avec une paisible autorité. »* À nouveau, Pierre a trouvé une sorte de maître spirituel, solide et efficace. Pendant la nuit, Marguerite se rapproche de Perraud ; Pierre les entend faire l'amour. Le chapitre se termine ainsi : *« Pierre resta longtemps immobile, tout entier à ses pensées. "Être libre ! se répétait-il. Vivre ! Voilà ce qu'il faut : vivre, nom de Dieu, vivre !" »* Simplement, il a encore de la liberté une conception trop individualiste.

Le chap. VIII (*L'autre face des choses*, 9 p.) nous présente un nouveau personnage et un autre milieu social. *« Vivre ! Comment faire pour vivre comme je voudrais vivre ? »* C'est aussi la question que se pose Edith Diserens, vendeuse de la maison *« Dusserre, modes et confection »*. Compagne de Paulet, le jeune secrétaire du Parti, elle est enceinte, voudrait se marier et sollicite, dans ce but, une augmentation de salaire. Pendant l'entrevue avec le patron, qui la déshabille du regard, elle doit se soustraire à ses attouchements. Paulet lui reproche cette démarche personnelle, hors de l'action syndicale, et s'exclame : *« C'est ça, le régime ! Si tu es riche, tu peux te payer des enfants, mais les pauvres... Ah ! ce n'est pas*

[16] L'étudiant André Muret écrivait déjà en 1928 : « Et couchés sur les tavillons du toit, nous avalâmes l'inexistence des nuages, au hasard du soleil et des myrtilles chaudes. Nos nudités chassèrent les promeneurs attardés du lac Retaud. Cependant nous buvions à la voie lactée en attendant l'entrée en scène de la lune. » « Chronique du Revenandray », *RBL*, n° 1, nov. 1928, pp. 20-24.

*comme en URSS, je te jure. Là-bas, un enfant, c'est sacré. Si les parents peuvent plus l'élever, tout le monde s'en occupe : l'État, les syndicats, le Parti, tout ! »*

Le lien avec le chap. IX (10 p.), qui s'intitule *La lutte*, est un peu artificiel. Cet aspect décousu est l'une des critiques que l'on peut faire au roman. On est à fin février. Sur son chantier, Louis se prépare à la lutte, en accord avec *« le Parti »* : *« Le chantier se trouvait en plein centre, dans les rues basses de la vieille ville dont la municipalité socialiste faisait démolir les taudis pour reconstruire à leur place de grands immeubles locatifs. »*[17] L'entreprise est l'une des *« sales boîtes »* de la place, son patron, *« ce fasciste de Dupraz »*. Le portrait de Louis correspond assez bien au prototype de l'ouvrier militant du PC, tel qu'il apparaissait dans les colonnes de *L'Humanité*, plus tard dans le cycle romanesque *Les Communistes* d'Aragon, et aussi dans les très nombreuses nécrologies de membres du POP qu'André Muret rédigera pour la *VO* : *« Bon ouvrier, bon camarade, sérieux dans sa vie privée »*, d'un abord *« un peu rude »*. *« Tout ce que Louis était devenu, il le devait au Parti. [...] Louis avait lu, il avait milité et il avait fini par trouver dans le Parti l'explication et le sens d'une vie qu'il s'était borné jusqu'alors à subir, parfois avec humiliation, parfois avec rage. »* L'action prévue dans l'entreprise est contrecarrée par un *« secrétaire syndical connu pour ses tendances réformistes et anticommunistes »*. Suite à une entrevue orageuse avec le patron, Louis est mis à la porte : *« le point faible de toute l'affaire était le manque d'influence réelle des camarades du Parti dans le syndicat »*, ce qui sera aussi le problème lancinant du POP vaudois, beaucoup moins du Parti du Travail genevois.

Dans le chap. X (*Découverte*, 14 p.), Pierre va retrouver Paulet au Cercle ouvrier. Ce dernier lui tient un discours sur les rapports de classes objectifs, et non subjectifs, sur la théorie de la valeur et de la plus-value capitaliste qui, il faut bien l'avouer, tient du catéchisme marxiste... Avec l'arrivée d'un socialiste jovial, la discussion se porte sur les relations avec le PS et l'unité d'action : *« En Suisse, il y a des endroits où le Parti socialiste mène maintenant une véritable politique de lutte contre la réaction, à Genève par exemple* [le PSG de Léon Nicole], *et en partie à Lausanne. [...] Et puis ailleurs, c'est le contraire : il laisse tout faire à la bourgeoisie, il collabore avec elle, il ne pense qu'à ses sièges parlementaires et finalement il ne voit qu'un danger, les communistes, parce que les communistes dénoncent sa politique de trahison. »* Arrivée d'Henri qui proclame, adaptant Nietzsche, que *« la matière n'existe que par la volonté de l'homme »*. Henri, habité par une sorte de nihilisme total (*« Le monde est une pourriture »*) sombre dans la dépression et évoque de plus en plus fréquemment le suicide qui est, selon lui, *« la solution totale, logique »* pour *« échapper au dégoût de la matière »*.

Après un préambule consacré aux loisirs (prostitution, cafés-concerts, cinémas, alcool, sport) comme formes d'assujettissement par la bourgeoisie, le chap. XI relate *Une bataille perdue* (11 p.). Ernest se retrouve au chômage, à cinq mois

[17] Voir Guy Saudan, *La Municipalité rouge de Lausanne et la crise 1934-1937,* Uni. Lausanne, mém. lic. Fac. Lettres, 1980.

de l'accouchement de sa femme Juliette. Celle-ci, qui travaille dans une usine où les conditions s'aggravent à cause du taylorisme, est victime d'un accident : sa main est happée par la mâchoire de sa machine, elle est amputée de deux doigts. Trois jours plus tard, elle accouche prématurément d'un enfant qui meurt peu après. Ernest parle de « descendre » le patron. Mais Paulet l'en dissuade : *« La terreur individuelle, c'est bon pour les anars. Le Parti est contre. »* Il prône la lutte collective dans l'entreprise. Mais habilement, le patron réussit à diviser son personnel. La mobilisation des ouvrières échoue. Et Ernest, pour la première fois de sa vie, au lieu de se rendre au comité de cellule du Parti, va au café pour boire.

Le début du chap. XII (*Le temps passe*, 10 p.) relate l'aggravation de la situation internationale : *« en cette année 1936, d'immenses tempêtes sociales et politiques déferlaient sur le monde entier. Deux guerres préparaient déjà la grande guerre mondiale à venir. »* Ce passage laisse penser que le texte a été écrit (ou remanié) après le 1er septembre 1939. Mais peut-être ne faut-il voir là qu'une prémonition ? Allusions au Front populaire en France, à la remilitarisation de la Rhénanie, à l'occupation d'Addis-Abeba par les Italiens, au déclenchement de la guerre d'Espagne, au mouvement rexiste en Belgique, aux partisans du fasciste Mosley en Angleterre, aux menaces de l'impérialisme nippon sur la Chine ; tandis qu'*« en Union soviétique, la nouvelle constitution de la société sans classes, sans exploitation, sans chômage et sans crises, la constitution du nouveau monde socialiste était mise en discussion devant 180 millions de libres citoyens soviétiques* [sic]. *»* L'URSS *« se défendait contre les espions trotskistes au service de Berlin et de Tokyo. »* Malgré la montée des périls, *« la petite ville poursuivait son existence immobile et quiète au sein de cette atmosphère de tiédeur ouatée qui, sans éclats, étouffait bruits, passions et pensées ».* Pierre se met sérieusement à préparer ses examens, tandis qu'Henri s'apprête à publier une plaquette de vers obscurs dans la ligne de Mallarmé. Son ami s'interroge sur cette conception d'une poésie de « l'art pour l'art », écrite dans une tour d'ivoire : *« Un poète pouvait-il, devait-il traiter des problèmes qui se posaient à l'humanité tout entière, dont dépendait en fin de compte le sort de celle-ci, par le mépris qu'affectait Henri à leur égard ? »* Par hasard, Pierre rencontre Marguerite, qui s'est mariée avec un ingénieur. Elle a perdu sa spontanéité, son esprit de liberté ; elle est devenue une jeune femme du « monde ». Sa trajectoire illustre l'échec d'une liberté vécue de façon purement individuelle, et surtout sur le plan sexuel.

Nous sommes maintenant en 1937. L'interdiction du PC a été prononcée à Neuchâtel et à Genève, elle est imminente dans le canton de Vaud. Le chap. XIII (*Le Parti*, 9 p.) brosse un portrait à la fois réaliste et idéalisé du secrétaire du PCS, Karl Hofmaier, qui vient de passer à la clandestinité : *« C'était un homme de moins de quarante ans, mince, de grande taille, simplement mais toujours impeccablement habillé, avec un visage maigre, énergique et irrégulier. Typographe de son métier, il avait été, tout jeune, envoyé par l'Internationale en Italie, où il avait lutté plusieurs années dans l'illégalité. Puis, trahi par un agent fasciste, il avait*

*été condamné, après avoir passé par des tortures qui n'avaient pas eu raison de son silence, à 22 ans de prison. Il avait subi sept années de sa peine, seul et enchaîné quatre ans durant, repoussant avec une incroyable ténacité toutes les propositions de libération immédiate qui lui étaient faites en échange d'un reniement de ses idées et de son Parti. »* Hofmaier se trouve alors à Lausanne, où il critique le sectarisme du PC vaudois, qui n'a pas appliqué les directives du VII^e^ Congrès de l'I.C., c'est-à-dire la nouvelle stratégie de « Front populaire ». Avec raison, André Muret met en évidence ses indéniables dons d'orateur et son charisme : *« Ses exposés étaient presque toujours d'une extrême clarté. Les questions les plus difficiles, les plus compliquées paraissaient, grâce à lui, se résoudre en éléments d'une simplicité telle qu'on s'étonnait de n'y avoir pas songé. »* Hofmaier s'inspirait *« du style précis, martelé et pesant de Staline. »* Le chapitre contient plusieurs (trop) longues pages de son discours.

Le préambule du chap. XIV (*Fin d'un monde*, 10 p.) adopte un ton plus léger. Il met en scène le colonel Lepicier, *« en retraite depuis quelques années, un petit homme bedonnant, au visage martial et guilleret, faisant sa tournée d'inspection. C'était une habitude qu'il avait conservée du "militaire". Il venait voir si tout était en ordre, s'il ne manquait de rien, si rien ne dépassait. »* C'est ainsi qu'il contrôle la ponctualité des trams, la tenue des agents de police, en parfait représentant de l'Ordre…

Pierre a quitté la vie estudiantine pour la vie professionnelle. Il enseigne comme remplaçant au collège d'une petite localité au bord du lac. Enthousiaste, il y pratique une pédagogie de *« l'écoute, du contact et tente des innovations diverses : sorties en commun, lectures en plein air, rencontres en dehors des heures d'école. »* Il me semble reconnaître ici l'intérêt d'André Muret pour les thèses avancées d'Henri Roorda, l'auteur du fameux pamphlet *Le pédagogue n'aime pas les enfants* (1917), dont il possédait et avait lu les œuvres iconoclastes. Peu à peu cependant, le jeune enseignant se heurte aux réticences de ses collègues plus âgés, *« endormis dans leurs habitudes »*. D'autant plus que, par défi, il achète régulièrement *Le Droit du Peuple* socialiste : à vrai dire, il n'y apprécie guère que les articles de Léon Nicole, le seul qui *« eût une sorte de style et du souffle »*. Malgré son découragement devant la mesquinerie quotidienne, cette activité professionnelle est une étape importante dans le cheminement du jeune adulte : *« ces quelques brefs mois d'expériences nouvelles avaient sensiblement mûri Pierre. Ils l'avaient intérieurement stabilisé et affermi. Et son insatisfaction provenait en partie de ce qu'il n'était pas conscient de cette évolution. [...] Certes, il était devenu indépendant, certes il gagnait sa vie comme, après tout, n'importe lequel des jeunes ouvriers qu'il connaissait. Mais, malgré cela, il lui manquait il ignorait exactement quoi, et une sensation d'inachevé, d'incomplet le poursuivait. »*

Soudain, le drame qui se préparait se réalise. Pierre trouve une lettre d'Henri, où ce dernier explique et justifie un suicide qui se veut exemplaire, sa réponse à

*« l'abjection répugnante et dérisoire de ce qu'ils appellent la réalité »* : *« Il n'y a plus rien à espérer de l'être humain. Les hommes sont des trafiquants ; les femmes, des putains. Trop de bassesse, trop de médiocrité, d'inguérissable et odieuse certitude habitent l'âme replète de trop d'être soumis, brutaux et honorés. Et quand de faux révolutionnaires prétendent pouvoir améliorer l'espèce épuisée de l'Homme, ils mentent, ils trahissent ou ils se trompent. Car plus rien n'est à considérer désormais que la stupidité, le mépris et la haine. Baudelaire, le poète du Mal, est mort muet. Maupassant, l'écrivain hanté, Nietzsche, le philosophe de la Puissance, sont morts fous. Gérard de Nerval, le prince d'Aquitaine à la tour abolie, s'est pendu. Maïakovski, le révolutionnaire, s'est tué. Depuis plus de trois quarts de siècle, les deux seules solutions logiques qui s'imposent à l'Esprit devant un monde ignoble, devant une race d'esclaves abêtis, devant une civilisation asphyxiée de voyous et d'hommes d'affaires, c'est le refuge involontaire dans la folie ou c'est la pureté unique, raisonnée et inattaquable du suicide. J'ai choisi la seconde. »* Le problème du suicide a hanté la génération d'André Muret. Selon son fils Claude, il avait connu une crise religieuse violente au sortir de l'adolescence. Le suicide, véritable thématique des années 20 et 30, a pu apparaître comme une réponse à la problématique existentielle. On constate d'ailleurs de nombreux suicides dans cette génération d'écrivains : René Crevel, Klaus Mann, Maïakovski déjà nommé, etc. On observe en outre des parentés entre le message d'adieu d'Henri et le fameux texte d'Henri Roorda, *Mon suicide* où, sur un ton cependant plus serein, ce dernier exprime sa lassitude devant l'ennui, la médiocrité du monde et des hommes.[18]

Après une longue crise de larmes, Pierre se rend compte qu'avec le suicide de son ami, *« une époque de sa vie était maintenant révolue et prenait place, sans retour possible, dans son passé. »*

Malgré sa soumission au règne de la Coutume et de la Convention, on aime la petite ville… Le préambule au chap. XV est un hommage poétique de Muret à Lausanne qui lui était chère : *« Et malgré tout, cette petite ville était jolie, par ses beaux soirs de printemps tièdes, par ses nuits de juillet traversées d'odeurs de foin et de fleurs, par ses jours d'orage sur le lac déchaîné, par ses blancs matins d'hiver, secs et froids. Malgré tout, on aimait la paresseuse bonhomie de son peuple tranquille, à l'accent lourd et chantant, aux gestes mesurés, aux plaisanteries lentes et malicieuses. [...] On aimait ses jours de marché, où les trottoirs de ses étroites rues basses s'encombraient de fruits, de légumes et de fleurs qu'avaient apportés au petit matin des chars de paysans grinçant sur les routes*

[18] Henri Roorda, *Œuvres complètes,* Lausanne : L'Age d'Homme, 1969-70, t. 2, pp. 389-416. De la plume d'André Muret lui-même, un curieux texte, « Mon ami le bandit », dans la *RBL*, n° 2, déc. 1928 (pp. 56-59). Un personnage se met à chercher « l'acte nul » dans les bras des femmes, dans le sport, puis dans l'alcool : « C'est alors qu'il devint mon ami. » Selon son fils, Muret eut toujours une certaine tendresse envers les alcooliques… Le héros a finalement une vision apocalyptique : « Les autos brûlaient en tas sur les places. Des enfants hystériques dormaient sous une cheminée d'usine qui s'écroulait moellon par moellon. Les paratonnerres flottaient dans l'eau sale des rigoles. Des concierges fous se ruaient à l'assaut des ascenseurs. Les intellectuels se suicidaient par milliers. »

*humides de rosée, avec un enfant à demi endormi sur le siège. [...] On aimait y voir, au pied des montagnes de Savoie, le lac changer indéfiniment de visage. »*

Le chap. XV (*Vivre*, 10 p.), le dernier du roman, s'ouvre sur les obsèques d'Henri. Celles-ci se déroulent de façon convenue et parfaitement hypocrite : pour étouffer le « scandale », aucune allusion n'est faite au suicide. Muret adopte le langage gidien des *Faux-Monnayeurs* lorsqu'il écrit : *« Ils veulent tricher jusqu'au bout. »* Pierre comprend alors que c'est *« la falsification générale des valeurs qui était, au fond, ce qu'Henri avait peu à peu découvert autour de lui et qui avait motivé sa décision ».*

Mais dans cet ultime chapitre, Pierre va trouver un nouveau *mentor*, en la personne d'un étudiant en médecine : *« Bernard était un grand garçon maigre très noir, qui se tenait souvent un peu voûté, comme pour diminuer la hauteur inhabituelle de sa taille. Ses traits irréguliers, aux fortes arcades sourcilières, aux yeux enfoncés, formaient un mélange de distinction, que soulignait sa silhouette allongée, et de masculinité un peu brutale renforcée par des lèvres épaisses et sensuelles. »* Pierre lui fait lire le message d'adieu d'Henri ; Bernard lui fait comprendre que la réalité sordide et désespérante dont il parle n'est pas *la* réalité : *« C'est une réalité de classe. C'est la réalité bourgeoise, la réalité du monde capitaliste. [...] Mais ce monde-là n'est pas le seul. Il y a l'Union soviétique. Il y a la réalité socialiste. Et par conséquent, la solution n'est pas de se tirer par dégoût du monde où on vit, c'est de changer ce monde, puisqu'on a la preuve qu'il existe un monde différent. »* Puis Bernard se livre à une sorte de long cours de marxisme sur les rapports entre l'esprit et la matière : *« Ses paroles venaient, pressées, rapides, en un flot d'arguments jamais épuisés, un peu incohérents par moments et qu'il énumérait avec fougue de sa voix au timbre élevé, très jeune, aux inflexions distinguées et parfois presque féminines. »* Il pousse Pierre à faire le bon choix politique : *« C'est la société communiste qui replacera la pensée et l'esprit dans leur véritable rôle, qui redonnera son sens à l'amour, à l'art, à la solidarité, au travail, à la science... Tandis que le fascisme, lui, [...] est un acte de désespoir. C'est le sursaut d'un agonisant. Il veut revenir en arrière, remonter le cours de l'histoire. C'est impossible. Cela ne peut aboutir, là aussi qu'au suicide, intellectuellement et matériellement, à un immense, à un effroyable suicide. Par contre, le marxisme, c'est la doctrine même de l'espoir. »* Puis Bernard – qui n'est autre, à l'évidence, que François Jaeggi (1913-1971) – annonce son prochain départ pour l'Espagne en guerre : Pierre se souvient *« qu'il avait été parmi les initiateurs en Suisse de la "Centrale sanitaire d'aide à l'Espagne républicaine", qu'il avait collaboré aux recherches de son père* [Ernest J.], *médecin lui-même, sur la conservation du sang destiné aux transfusions et qu'il avait déjà accompagné à Barcelone un premier convoi de ce sang qu'avaient donné les ouvriers de la petite ville pour leurs lointains camarades d'Espagne ».*

Puis Muret évoque à nouveau les affaires du monde, de plus en plus inquiétantes en 1938, l'année de Munich, *« l'année de la capitulation et de la honte ».*

Mais apparaissent aussi des signes d'espoir, comme la première rencontre entre Karl Hofmaier et Léon Nicole, dans un petit restaurant de Versoix : *« Léon Nicole, de son geste familier, plaçait sa main en éventail derrière son oreille droite, la moins sourde des deux, et, sous ses épais sourcils noirs, fixait des yeux sérieux sur les lèvres minces du secrétaire du Parti. [...] Ainsi, pour la première fois, le tribun populaire, le politicien madré et parfois en même temps presque naïf, l'agitateur courageux, impulsif et désintéressé de la gauche socialiste se trouvait à la table de ce petit café campagnard, en présence du révolutionnaire intransigeant et réfléchi, du dirigeant politique aux méthodes sûres, et dont la fermeté allait à l'occasion jusqu'à la raideur, de l'homme d'action imprégné de théorie marxiste, de l'homme enfin de l'Internationale communiste qu'était Karl Hofmaier. »* Ils étaient en train de jeter *« les premières bases de l'unité des forces ouvrières de gauche en Suisse »*, unité qui aboutira à la création de la Fédération socialiste suisse (1939-1941), et que se proposera de réaliser en 1944 le Parti suisse du Travail.

Quelques semaines plus tard, Pierre, au terme de sa longue quête existentielle, a fait son choix : *« Pierre, enfin, s'était décidé. Que ferait-il ? Comment ferait-il ? Il ne savait pas encore, et, après tout, peu importait. Le Parti – car il parlait déjà "du Parti" tout court – le Parti, pensait-il, saurait bien lui assigner une tâche à remplir. L'essentiel était qu'il eût choisi. Et choisi de vivre. »* La fin du roman de Muret fait irrésistiblement penser à celle des *Beaux quartiers* d'Aragon, où le jeune fils de notable provençal Armand Barbentane, au terme d'une grève vaincue, rejoint le mouvement socialiste : *« il sait qu'il est maintenant un homme, et qu'il a dépouillé la tutelle des ténèbres. [...] Armand s'avance vers eux et il leur dit : "Voilà, camarades, je ne veux plus être un jaune, je suis venu à vous..." »*[19]

À la lecture des nombreux extraits de ce projet de roman, l'on comprend pourquoi André Muret, qui n'en était pas totalement satisfait, renonça à sa publication. Celle-ci n'eût sans doute pas bouleversé les lettres romandes... Il était conscient d'un certain nombre de défauts qui seront apparus au lecteur de cet article. Hormis Pierre et Henri, les personnages manquent d'épaisseur humaine et se réduisent parfois à des stéréotypes. Le lien entre les chapitres apparaît un peu lâche. Surtout, le roman est surchargé de trop longs dialogues (voire de monologues), que Muret lui-même jugeait « emmerdants »... Au fur et à mesure que l'on avance dans le récit, la part romanesque s'estompe au profit d'un discours théorique qui relève trop souvent du prêchi-prêcha marxiste. En un mot, *La petite ville s'éveillait* présente les défauts typiques du roman à thèse, qui *dit* explicitement ce qu'il aurait fallu *suggérer* au travers de personnages riches en humanité et d'une trame authentiquement romanesque. Il est significatif de constater que les pages les plus réussies sont les moins « politiques » du texte. C'est probablement ce qui explique aussi le relatif échec des *Communistes* d'Aragon. On regrettera enfin que le grand

[19] Louis Aragon, *Les beaux quartiers* (Paris : Denoël, 1936), éd. LdP, 1978, p. 624.

amateur (et auteur) de poésie, notamment surréaliste, qu'était André Muret ait bridé son talent, sa liberté d'écrivain pour adopter un style « réaliste socialiste » assez conventionnel.

Cela dit, l'œuvre n'est pas sans qualités formelles. L'auteur possède le sens de la formule, laquelle revêt souvent une forme antithétique. On appréciera aussi sa capacité à peindre en quelques traits une atmosphère (le marché à Lausanne, le ski en montagne, un salon bourgeois…) ou à camper un personnage.

Quelle que soit sa valeur littéraire intrinsèque, ce projet de roman me paraît être un témoignage intéressant, tant sur les lieux présentés que sur l'époque relatée (vie quotidienne, vie politique), ainsi que sur la personnalité d'André Muret. En cela, il méritait certainement d'être connu.